

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La création du monde

François Barcelô, *Chiens sales*, Paris, Gallimard, 2000, 274 p., 11,50 \$.

Jean-Jacques Pelletier, *L'argent du monde 1*, Québec, Alire, 2001, 624 p., 16,95 \$

Jean-Jacques Pelletier, *L'argent du monde 2*, Québec, Alire, 2001, 594 p., 16,95 \$

Hélène Rioux

Number 103, Fall 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37926ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rioux, H. (2001). Review of [La création du monde / François Barcelô, *Chiens sales*, Paris, Gallimard, 2000, 274 p., 11,50 \$. / Jean-Jacques Pelletier, *L'argent du monde 1*, Québec, Alire, 2001, 624 p., 16,95 \$ / Jean-Jacques Pelletier, *L'argent du monde 2*, Québec, Alire, 2001, 594 p., 16,95 \$]. *Lettres québécoises*, (103), 31–32.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

François Barcelo, *Chiens sales*, Paris, Gallimard, 2000, 274 p., 11,50 \$.
Jean-Jacques Pelletier, *L'argent du monde 1*, Québec, Alire, 2001, 624 p., 16,95 \$.
Jean-Jacques Pelletier, *L'argent du monde 2*, Québec, Alire, 2001, 594 p., 16,95 \$.



La création du monde

Certains écrivains décrivent le monde. D'autres le réinventent, c'est-à-dire qu'au fil de leurs livres un univers s'organise peu à peu, comme un édifice en construction quelque part dans la ville. On en suit l'évolution chaque fois qu'on passe dans le quartier.

POLAR
Hélène Rioux

LES AUTEURS DE THRILLERS CONSTRUISSENT SOUVENT ce genre de microcosme. Leur vision de la vie paraît immuable. Les bons et les méchants, les bourreaux, les victimes. Les crimes, les motifs, les alibis. C'est presque rassurant. Et c'est ce qui séduit les aficionados du genre.

Le monde de François Barcelo

On le sait, François Barcelo a un univers bien à lui. On le retrouve d'un titre à l'autre, à la fois sombre et léger, avec ses personnages marginaux, ses situations rocambolesques et ses rebondissements imprévisibles. *Chiens sales* ne fait pas exception. Dans ce roman, nous faisons la connaissance d'une narratrice, Carmen Paradis, brave fille naïve et un peu paumée, comme souvent le sont les protagonistes des livres de François Barcelo. Cette Carmen l'est encore plus que les autres, ce qui n'est pas peu dire. Elle se remet, du moins essaie-t-elle de se remettre, d'une peine d'amour et de déceptions diverses (elle a perdu en même temps sa maison, son travail, son amant) en arrachant tant bien que mal (plutôt mal que bien) quelques accords à sa guitare dans une maisonnette léguée par son oncle à l'îlot Fou, dans la région de Sorel.

C'est tout petit, l'îlot Fou. Il n'y a, en fait, que deux maisons, celle de Carmen et celle du docteur Gingras « beaucoup plus grande et dix fois plus luxueuse » (p. 16). Comme le médecin a son bureau à Sorel et qu'il ne vient à l'îlot qu'en été, notre Carmen pourrait couler des jours paisibles dans sa retraite. Sauf que la saison de la chasse au canard vient de commencer. Sauf que des démolisseurs

arrivent sans crier gare pour abattre le pont qui relie l'île à la terre ferme, sans savoir que cent vingt ornithologues français armés de jumelles sont attendus le même jour pour une séance d'observation d'oiseaux et que la mairesse n'a pas l'intention de renoncer aux cinquante mille dollars que leur séjour doit rapporter au village de Saint-Gésuald. Sauf qu'un Roméo vaguement amoureux débarque chez Carmen de bon matin, suivi de près

par Armand et Ti-Méné, deux chasseurs maladroits encombrés du cadavre d'un autre chasseur qu'ils décident d'enterrer dans le jardin sans consulter notre bonne poire de narratrice. Sauf enfin que c'est François Barcelo qui écrit son histoire. Alors, pour la tranquillité, comme on dit, nous ferions mieux de repasser.

Car voilà qu'on apprend qu'un ministre (en l'occurrence, celui du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche) a disparu. Victime d'un enlèvement ? Armand et Ti-Méné sont convaincus qu'il s'agit de ce chasseur malchanceux qu'ils ont par inadvertance abattu. La femme du ministre étant, paraît-il, très riche, il leur vient l'idée géniale de demander une rançon. D'où la nécessité de déterrer le cadavre. Pour le photographe et le faire passer pour vivant. Bon.

Et puis voilà que des contrebandiers de cigarettes se déguisent en Indiens et que l'armée débarque. Des coups de feu sont échangés, la maison se met à flamber. Tout cela en l'espace de quelques heures et moins d'une centaine de pages.

Carmen se réveille à l'hôpital avec une jambe dans le plâtre alors qu'elle n'a rien de cassé. Et sans avoir rien fait qui expliquerait cela, elle devient une sorte d'ennemi public numéro un, forcée de fuir à travers le Québec par tous les moyens de transport imaginables.

Des romans sombres et légers, disais-je plus haut. *Chiens sales* se situe davantage du côté noir des choses. Le ton est plus grinçant, le *deus ex machina* qui préside aux destinées des personnages est moins ludique que d'habitude. Et bien que l'intrigue soit menée avec la verve jubilatoire qu'on connaît à Barcelo, on dirait que, cette fois-ci, un grain de sable s'est glissé dans l'engrenage. Les rouages tournent plus laborieusement.

Le monde de Jean-Jacques Pelletier

Jean-Jacques Pelletier, quant à lui, publie depuis une quinzaine d'années des romans où se mêlent espionnage, enquêtes policières, informatique, psychologie, finance, histoire de l'art, et j'en passe, le tout assaisonné d'une pointe d'humour. Le projet intitulé *Les gestionnaires de l'Apocalypse* a vu le jour en 1998 avec la publication de *La chair disparue*. *Le besoin des autres* et *La faim de la Terre* suivront les deux volumes de *L'argent du monde* parus récemment.

Nous connaissons déjà une bonne partie des personnages — ceux qui ont survécu à l'hécatombe de *La chair disparue*. D'un côté, les bons, c'est-à-dire F, la mystérieuse directrice de l'Institut, Hurt aux multiples personnalités, Blunt et ses chats, les Jones, motards célestes, l'inspecteur Théberge, les clones et quelques autres. Les méchants sont là eux aussi, fidèles à leur méchanceté : le machiavélique Leonidas Fogg, auteur d'un



François Barcelo



traité sur la gestion rationnelle de la manipulation dont des extraits précèdent chaque chapitre, et ses adjointes sadiques, à la tête d'un gigantesque empire du mal peuplé de sous-fifres avides, lâches et fourbes. Les autres personnages de la fresque ressemblent à des pions que Pelletier fait bouger avec brio sur l'échiquier. Certains seront sacrifiés pour les besoins de la partie en train de se jouer. Une partie dont l'enjeu est le monde, ni plus ni moins. En cette ère de libre-échange, l'auteur a entrepris une vaste réflexion sur la mondialisation des mafias. S'il n'est pas le seul à se préoccuper des progrès du mal dans nos sociétés, sa démonstration n'en est pas moins magistrale.

La chair disparue traitait du trafic d'organes. *L'argent du monde* porte, comme son titre l'indique, sur l'argent. Ou plutôt sur le blanchiment d'argent. Il y a des opérations obscures, des manipulations sophistiquées où des millions de dollars disparaissent mystérieusement de la caisse de retraite et de placements pour réapparaître dans des comptes aux Bahamas. Il y a des femmes fatales qui font chanter de pauvres bougres de gestionnaires. Il y a des vampires vrais et faux, des financiers dont on retrouve les corps exsangues, des femmes abeilles ou araignées qui torturent leurs victimes, des motards impitoyables, des cracks de l'in-

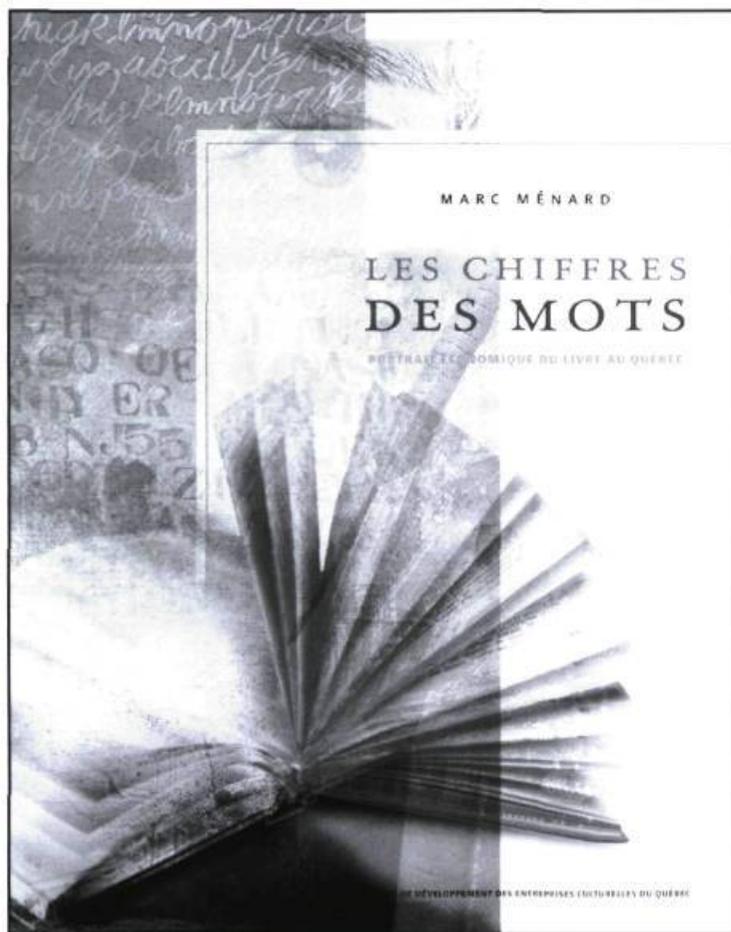
formatique qui savent comment entrer dans les sites les plus hermétiquement fermés.

Comme dans *La chair disparue*, l'intrigue se déroule simultanément en divers lieux de la planète, Washington, Montréal, Paris, Tokyo, Berne et même Brossard. L'ouvrage est divisé en quatre trimestres, à leur tour divisés en journées et chaque journée en courtes scènes de deux ou trois pages.

Tout cela donne un peu le vertige. Pour les lecteurs qui, comme moi, ne connaissent pas grand-chose à la haute finance ou aux subtilités de l'informatique, des pages complètes de l'histoire sont incompréhensibles. Jean-Jacques Pelletier, qui a publié en 1994 un essai sur la caisse de retraite, semble connaître le sujet à fond et on lui fait confiance. D'ailleurs, n'est-ce pas ainsi que les choses se passent dans la vie ?

La lecture a beau être un peu ardue, une fois qu'on a commencé, on ne peut plus laisser le livre. On est entraîné, irrésistiblement, dans ce monde dément, si proche du nôtre.

Vivement le prochain tome des *Gestionnaires de l'Apocalypse*.



Pour mieux connaître le monde du livre, voici enfin un portrait économique.

SODEC
SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT
DES ENTREPRISES CULTURELLES
Québec

www.sodec.gouv.qc.ca

Disponible à la SODEC et sur notre site Internet